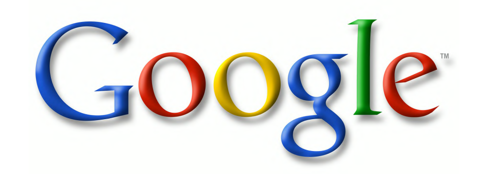
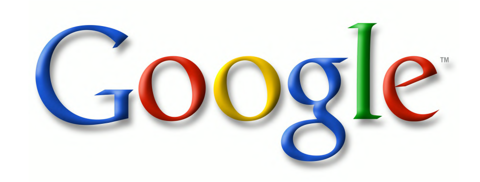
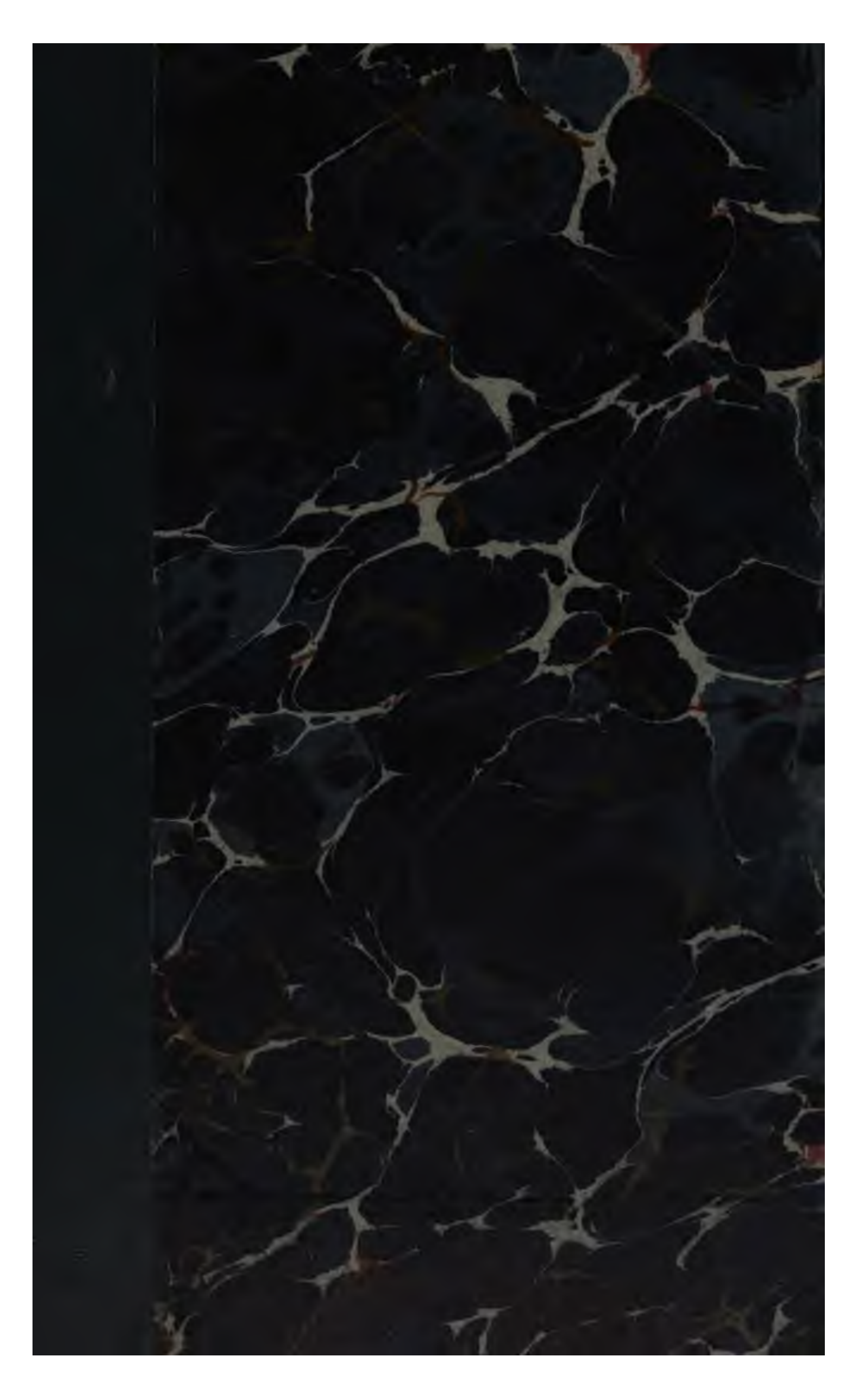






SIC VOS NON VOBIS.

GENÈVE. — IMPRIMERIE DE JULES-G^{me} FICK

BELLES-FILLES, 40.

SIC VOS NON VOBIS

COMÉDIE-BALLET

DE

MARIONNETTES

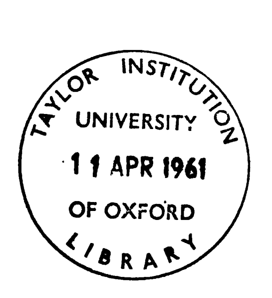
PAR

MARC MONNIER

Seconde Édition.

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, A LA CITÉ.
PARIS
MÊME MAISON.

1852



A M. CHARLES FOURNEL.

Il vous souvient, mon cher maître, de ces longues soirées que nous passions ensemble, il y a six mois à peine, et où nous essayions d'oublier, à force de bonne humeur et de poésie, la saison si triste, la cité si morte : — l'hiver, Berlin !

Il vous souvient des leçons que vous me donniez alors, vous le poëte indépendant et laborieux, français de cœur et d'esprit, allemand d'imagination et de conscience ; — il vous souvient de ces récits des anciens jours que vous me contiez souvent, et où revivait si bien la pieuse ingénuité du moyen âge — de cette comédie, enfin, que vous m'avez déroulée un soir, bouffonnerie de marionnettes, où se cachaient des idées graves et un sentiment profond.

Vous me dîtes alors : — Les chemins sont ouverts, suivez-moi ! En travaillant pour les marionnettes, vous pouvez être sérieux et non pédant, absurde et point frivole. Tournez le dos à la fantaisie, ce marivaudage du jour ; au bon sens, cette folie de l'art moderne ; à l'alexandrin surtout, ce manteau large et râpé, qui drape aisément la misère. « L'alexandrin parle si souvent pour lui-même, que le poëte qui s'en sert y peut à peine placer un mot. » — Ce sont vos propres paroles.

Je vous écoutais sans trop vous entendre, car j'avais alors sur le chantier une comédie de bon sens, en style fantaisiste et en vers alexandrins : un abominable pastiche. Du reste, si j'avais entendu, qu'aurais-je fait ? Rien qu'une pâle copie de votre drame. Or je n'ai jamais essayé d'épouser la muse des autres, craignant d'être mal reçu. Pour remplacer Amphytrion, il faut être Jupiter.

Quelque temps après j'allai à Naples. J'y revis Polichinelle : non pas la burlesque abstraction qui fait des calembours sur les tréteaux de nos saltimbanques, mais la réalité vivante que vous rencontrez à chaque pas sous le ciel italien : le Polichinelle philosophe, riche et libre, dans son pays d'ignorance, de misère et de servitude ; le Polichinelle gai jusqu'à la folie, amoureux jusqu'à la passion, plein de fougue et de paresse, confiant et rusé, sybarite et sobre, téméraire et lâche ; celui qui rampe à vos pieds quand il a faim — et après

son repas vous méprise, ne songe qu'à manger et à dormir, et entretient à ses frais des improvisateurs; ne repousse ni bassesse ni crime! vole, pille, tue au besoin, mais s'agenouille pieusement devant son père et sa madone; le Polichinelle homme et type, le premier de sa race, le vrai, le seul.

Je me dis aussitôt : Voilà ma comédie ! L'homme peut garder son nom qui signifie *peuple* — mais qu'il change de pays et de langue, et, par conséquent, de caractère et de génie; qu'il renaisse en France et revive, devant nous, pendant un quart d'heure, la vie lamentable qu'il vient d'y traîner vingt ans; qu'il ait deux faces, comme les héros de la vraie Comédie : l'une sérieuse en soi, l'autre bouffonne pour le public; qu'il balbutie de son mieux, mais non pas en alexandrins, la langue inimitable de Molière — et, qui sait? le lecteur bénévole lui voudra peut-être du bien!

Ainsi un Polichinelle français et un rhythme nouveau — je n'ai rien essayé d'autre. Ceux qui ont vu dans mon travail une leçon d'histoire philosophique ou une simple farce de carrefour, ont mal compris mon idée : je ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Cela dit, mon cher poëte, je rends à César ce qui est à César. Cette œuvre est à vous, recevez-la comme un témoignage d'amitié et de gratitude. J'aurais plus tôt reconnu publiquement ce que je vous dois, si je n'avais craint de vous devoir trop peu; mais, maintenant que mes amis ont bien

voulu, dans leur indulgence, patroner mon travail et m'en demander une nouvelle édition, je regarde comme un devoir de vous remercier devant eux et de leur nommer mon maître.

Et comme l'œuvre vous appartient de droit, l'ouvrier vous appartient de cœur.

M M.

GENÈVE, *le 21 Août 1852.*

SIC VOS NON VOBIS.

PERSONNAGES.

POLICHINELLE.
LE MARQUIS.
GÉRONTE.
PANCRACE.
IGNACE.
SABRE-DE-BOIS.
LA BELLE, personnage muet.

(Un petit théâtre de marionnettes. La scène est dans une place publique, où s'élèvent un vieux château, un palais d'or, une église et une caserne.)

I.

POLICHINELLE. GÉRONTE.

GÉRONTE.

Seigneur Polichinelle, holà !

POLICHINELLE.

Seigneur Géronte, qu'est cela?
Vous m'appelez?

GÉRONTE.

Je suis fort aise
De vous voir, ne vous en déplaise;
Car, outre que vos qualités
Me reviennent de tous côtés,
Vu que partout on vous renomme,
Vous avez l'air d'un galant homme.
Çà, boutez dessus, s'il vous plaît.

POLICHINELLE.

Seigneur, je suis votre valet.

GÉRONTE.

Point de compliments, je vous prie.
Je connais votre seigneurie
Depuis bien longtemps, Dieu merci;
Vous étiez haut comme ceci,
Que vous aviez la face ronde
La plus grassouillette du monde.

POLICHINELLE.

On m'a toujours dit contrefait,
Maigre et chétif.

GÉRONTE.

On a mal fait :
Ce sont des envieux, je gage,
Qui vous ont tenu ce langage.
Allons, touchez là, s'il vous plaît.

POLICHINELLE.

Seigneur, je suis votre valet.

GÉRONTE.

Ouais, seigneur Polichinelle,
N'étiez-vous point en sentinelle?

POLICHINELLE.

Non.

GÉRONTE.

Vous avez l'air, entre nous,
D'un galant qui fait les yeux doux.

POLICHINELLE.

C'est faux.

GÉRONTE.

N'est-il point une fille
Assez avenante et gentille.....

POLICHINELLE.

Aucune.

GÉRONTE.

.....Qui là, dans la tour,
Est enfermée à double tour?

POLICHINELLE.

Je ne sais, vous dis-je.

GÉRONTE.

On raconte
Qu'un vieux ladre, marquis ou comte,
Un vilain sans cesse en courroux
La tient là haut sous les verroux;
De jour fait la garde auprès d'elle
Et de nuit la tient sans chandelle,
Craignant les flambeaux insolents
Qui montrent la route aux galants.

POLICHINELLE.

Je ne sais qui c'est.

GÉRONTE.

On rapporte,
Que tous les soirs, à cette porte,
Un beau garçon, fait comme vous,...

POLICHINELLE.

Chansons que tout cela!

GÉRONTE.

Tout doux!
... Aussitôt que la nuit commence,
Soupire et chante la romance.

POLICHINELLE.

Chansons !

GÉRONTE.

Fort bien !... qu'un beau garçon
Soupire et chante la chanson.

POLICHINELLE.

Point.

GÉRONTE.

On se trahit, quoi qu'on fasse.
Veuillez me regarder en face :
Je parîrais bien.....

POLICHINELLE.

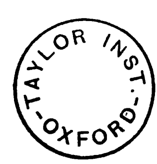
Pariez.

GÉRONTE.

Regardez-moi donc : vous riez !

POLICHINELLE.

Nenni.



GÉRONTE.

Vous faites le rebelle
En vain : vous riez de plus belle !

POLICHINELLE.

Du tout.

GÉRONTE.

J'ai gagné mon pari :
Vous voulez être son mari.

POLICHINELLE.

Non, non, cent fois non. Que je crève,
Si tout cela n'est point un rêve,
Et si même je sais le nom
De qui..... non, non, mille fois non !
(Il tourne le dos à Géronte.)

GÉRONTE.

Hé bien ! j'en ai peine, et pour cause :
M'eussiez-vous confessé la chose,
Ainsi qu'un bon ami le doit,
Je vous aurais montré du doigt
La place où votre seigneurie
Eût pu dresser sa batterie.

POLICHINELLE.

Hai !

GÉRONTE.

Mais puisque vous ignorez
Le nom de qui vous adorez.....

POLICHINELLE.

Seigneur, montrez-moi sans rancune.....

GÉRONTE.

Nenni, vous n'en savez aucune.

POLICHINELLE.

Vraiment, j'en sais plusieurs.

GÉRONTE.

Non pas :
Vous ignorez que sur ses pas
Un vieux loup-garou guette et veille.

POLICHINELLE.

Si fait, je le sais à merveille.

GÉRONTE.

Point. Vous n'êtes jamais ici
Et jamais n'y chantez.

POLICHINELLE.

Mais si !

GÉRONTE.

Chansons ! Et puisque, pour tout dire,
Vous regardez les gens sans rire....

POLICHINELLE.

Si fait, j'ai ri, j'ai beaucoup ri.....

GÉRONTE.

Vous ne serez pas son mari.
(Il tourne le dos à Polichinelle.)

POLICHINELLE.

Au nom du ciel, seigneur Géronte,
N'ayez pas la tête aussi prompte !
Voulez-vous me faire mourir?

GÉRONTE.

Allons ! je me laisse attendrir.
Ainsi vous aimez cette dame?

POLICHINELLE.

Certe.

GÉRONTE.

Et vous la voulez pour femme?....

POLICHINELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et cherchez un moyen
De mener l'aventure à bien?

POLICHINELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Sans que votre cœur balance,
Même devant la violence?

POLICHINELLE.

Tope!

GÉRONTE.

Embrassez-moi, s'il vous plaît.

POLICHINELLE.

Seigneur, je suis votre valet.
(Ils s'embrassent.)

GÉRONTE, *lui montrant le château*.

Voyez-vous pas cette fenêtre,
Où jamais le jour ne pénètre,
Sous des rideaux toujours baissés,
(En guenilles, mais rapiécés)
A travers des grilles épaisses
Et des barreaux de mille espèces
Et des volets et des verroux
Où l'on a bouché tous les trous?....

POLICHINELLE.

Je la vois bien.

GÉRONTE.

C'est la croisée
Où demeure votre épousée.

POLICHINELLE.

Hé bien ! que faut-il faire ?

GÉRONTE.

Il faut
Tout bonnement grimper là haut.

POLICHINELLE.

Grimper là haut ?

GÉRONTE.

Sans qu'on diffère.

POLICHINELLE.

Grimper là haut, diantre ! et quoi faire ?

GÉRONTE.

Enlever la fille. En avant,
Et profitez de ce bon vent !
A défaut de flambeau qui brille
Sur la tour, à travers la grille,
Vous avez la lune qui point :
Le ladre ne l'éteindra point !

POLICHINELLE.

Mais comment puis-je entrer chez elle ?

GÉRONTE.

Par la croisée.

POLICHINELLE.

Et sans échelle?

GÉRONTE.

Les fentes sont des échelons
Et la tour en est pleine. Allons!

POLICHINELLE.

Puis, ma foi, la grille est solide.

GÉRONTE.

Mais la muraille est invalide :
Un bon coup de pied ferme et sec,
Le mur tombe et la grille avec.

POLICHINELLE.

Peste! le cas est d'importance
Et peut conduire à la potence.
N'est-il pas de biais plus aisé?

GÉRONTE.

N'avons-nous pas assez causé?
Songez, seigneur, qu'outre la joie
De ravir au vilain sa proie,
De faire plus de cent jaloux,
D'avoir sans cesse auprès de vous
Une épouse belle et bien faite
Dont le cœur soit toujours en fête,

Qui vous appelle son petit
Et vous donne un riche appétit,
Vous comblez de gloire éternelle
La race des Polichinelle.....
Hé ! faut-il vous mettre au défi ?
Vous avez peur sans doute.

POLICHINELLE.

Ah fi !

(Il s'élance vers la tour et monte à l'assaut.)

GÉRONTE, *à part.*

Il m'a donné bien de l'ouvrage,
Mais il cède enfin. (*Haut*) Bon courage !
Montez sans crainte et d'un pied sûr
Par les crevasses du vieux mur !
Gardez de clore la paupière
Et, partout où manque une pierre,
Tenez-vous du pied, de la main ! —
Vous voici plus qu'à mi-chemin.
L'odeur du gibier vous invite
A tenir bon, à grimper vite.
Un peu plus haut !.... comme cela !....
Encore un peu !... vous y voilà !
Sus ! n'endormez pas votre zèle !
Si vous voulez entrer chez elle,
Frappez le mur à tour de bras,
A grands coups de pied... Patatras !

(LE MARQUIS paraît au haut de la tour.)

LE MARQUIS.

Qui fait du bruit, quand je repose?
Je vois là dessous quelque chose,
Qui s'introduit à pas de loup.....
Or ça, maître juré filou,
Cuistre, vrai gibier de potence,
Nous allons faire pénitence :
Je vais te bailler pour leçon
Un compliment de ma façon!

(LA BELLE paraît à la fenêtre dont la grille s'est détachée.)

GÉRONTE *à Polichinelle.*

N'écoutez pas ce mauvais drille,
Seigneur, et tenez bien la grille :
Ce sera l'échelle par où,
Laissant crier son loup-garou,
Vous ferez descendre madame.

LE MARQUIS.

Je vois là dessous une femme,
Qui se glisse tout lentement.....
Morbleu, c'est un enlèvement!
Je ne rêve point : c'est bien elle.

(LA BELLE arrive au pied de la tour ; GÉRONTE la prend par la main.)

GÉRONTE *à Polichinelle.*

Vivat, seigneur Polichinelle!
Mais attendez, ne bougez pas!

Je vois venir le guet là bas :
Le guet n'entend pas raillerie;
Cachez-vous donc bien, je vous prie,
Et m'attendez.

POLICHINELLE

entre dans la chambre d'où LA BELLE est sortie, et s'y cache.

Je vous attends.

GÉRONTE.

Le marouffle attendra longtemps.

(Il entre avec LA BELLE dans le palais d'or.)

LE MARQUIS.

C'est elle. Oh la sotte, oh la laide,
Oh l'infâme! Au secours, à l'aide!
Mais quoi, l'on me laisse crier?
A l'assassin, au meurtrier!
A moi mes valets et mes pages,
Mes cochers et leurs équipages,
Mes chiens courants et mon chasseur,
Mes dogues et mon confesseur!
Qu'on se rassemble, qu'on s'amasse
De toutes parts, en foule, en masse!

(Personne ne vient.)

Point de quartier pour mes bourreaux!
Qu'on dresse un gibet assez gros,
Pour y pendre toute leur bande—
Et s'ils échappent qu'on m'y pende!

(Il tombe épuisé sur la place.)

ENTRÉE DE BALLET.

Trois Bourgeois dansent, en faisant sonner leurs écus, autour du Marquis étendu sur le pavé, et narguent, avec des gestes impertinents dirigés contre la fenêtre de la tour, Polichinelle invisible. — Trois Paillasses déguisés en orateurs amusent les Bourgeois par des gambades et des luttes grotesques et leur font mille civilités les plus plaisantes du monde. — Trois Étrangers se jouent des Paillasses et des Bourgeois et, les tenant par le nez, les font aller où bon leur semble. — Un Anglais se frotte les mains.

II.

POLICHINELLE *à la fenêtre de la tour.*

Ça, j'écoute et n'entends plus rien.
L'ami Géronte tarde bien.....
Il s'est caché, je l'en soupçonne..
Je regarde et ne vois personne.
Il m'a dit de l'attendre, mais...
Je crains qu'il ne vienne jamais.
M'aurait-il joué de la sorte?
De ce doute il faut que je sorte.
Je risque fort en descendant,
Que le guet me montre la dent,
Mais bah! mon dos et mes oreilles
Sont sujets à crises pareilles.

Au lieu que, si je reste ici,
Je meurs d'angoisse et de souci.
(Il descend.)
Hé quoi, je ne vois rien : pas d'armes,
De bâtons, d'archers, de gendarmes? —
Holà! seigneur Géronte, holà!
Ouais, le traître n'est pas là :
M'aurait-il?... j'en crève de honte—
Hé! Géronte, seigneur Géronte! —
Voilà comme on traite les gens?
Ciel! que n'ai-je ici vingt sergents,
Qui me prennent sans résistance
Et qui me rossent d'importance,
Car au moins je saurais pourquoi
Le gueux se cache et reste coi.
Il faut que je l'appelle encore :
Hé Géronte, vieille pécore!
Comment veut-il être appelé?...
Vilain museau de chat pelé,
Fourbe, coquin, voleur infâme,
Veux-tu bien me rendre ma femme?
A quoi bon crier? Le butor
Est rentré dans son palais d'or,
Et, non content d'avoir la fille,
Il a même emporté la grille,
Afin qu'il tienne ainsi grillé,
Le ladre, ce qu'il a pillé.
Mais corbleu, c'est trop d'impudence!
Je te ferai changer de danse,

Et nous allons voir à l'assaut
Lequel de nous deux n'est qu'un sot.

(Il s'élance vers le palais d'or.)

Oui, mais comment prendre la place ?
Cet or est glissant comme glace :
Pas une fente où se tenir ! —
Ciel ! que faire, que devenir?...
Hélas, pauvre Polichinelle,
Il faut renoncer à la Belle !
A quoi bon l'adorer encor?
Que peux-tu contre un palais d'or?
Cet or est plus dur que la pierre :
Il n'est pas si forte rapière
Qui ne s'y brise en vingt morceaux,
Et tu veux t'y frotter les os?
Si du moins, par miséricorde,
On daignait m'offrir une corde,
Pour y grimper vers mon voleur,
Ou pour m'y pendre de douleur!
Mais je n'ai dans mon escarcelle
Pas le moindre bout de ficelle...
Je suis gueux à faire pitié...

PANCRACE,

sa lanterne à la main, s'approche de Polichinelle et s'incline jusqu'à terre.

Sire, je vous baise le pié.

POLICHINELLE.

Vraiment, si je n'ai la berlue,
Voilà quelqu'un qui me salue.

PANCRACE.

Je vais, ma lanterne à la main,
Cherchant un roi par tout chemin;
Or le seigneur que je désire,
Je le tiens enfin : c'est vous, sire;
Soyez donc mon maître.

POLICHINELLE.

Je croi
Que ce fou me prend pour le roi.

PANCRACE.

Que Votre Majesté pardonne,
Si j'ose, avant qu'on me l'ordonne,
Paraître à ses petits soupés.

POLICHINELLE.

Mon pauvre ami, vous vous trompez :
Ce n'est pas sire qu'on me nomme,
Je ne suis roi ni gentilhomme,
Mais je ne vis qu'en travaillant
Et n'ai pas même un sol vaillant;
Pour mes petits soupés, je pense
Qu'ils vous rempliraient peu la panse .

Ce soir, eussiez-vous tout mangé,
Vous n'en seriez point dérangé;
Aussi, mon cher, je vous engage
Tout net à me trousser bagage.

PANCRACE.

Daignez, sire, écouter pourquoi
Vous êtes mon seigneur et roi.
Notre philosophie enseigne
Que le droit, la force et le règne,
Se départant de l'unité,
Convergent vers l'ubiquité;
Or l'ubiquité, c'est l'espace
Où disparaît tout ce qui passe,
Mais où se trouve résolu
Mon problème, l'X absolu;
Or cet X absolu, c'est l'homme,
Par qui s'absorbe et se consomme
L'Être virtuel ou latent
Dans l'Être actuel ou patent;
Pout ce, ténorisant cet Être,
Vous êtes roi, seigneur et maître,
Et moi, votre humble serviteur.

POLICHINELLE.

Voilà, certe, un profond docteur!

PANCRACE.

Ma phrase paraît vous déplaire,

Sire : elle est pourtant assez claire;
Ai-je par quelque obscurité
Assombri Votre Majesté?

POLICHINELLE.

Point. Je me sens prince avec joie :
J'aime le nom qu'on m'en octroie,
Et j'en pourrais, sans compliments,
Accepter les appointements...
Cependant un point m'embarrasse.

PANCRACE.

Sire, exposez-le-moi, de grâce.

POLICHINELLE.

Comment se fait-il, qu'étant roi,
Ma maison soit en désarroi,
Que je dorme en plein air et n'aie
Sur moi pas un sol de monnaie;
Qu'adorant et voulant servir
Une fille, aimable à ravir,
Que j'ai bravement arrachée
Au loup qui la tenait cachée,
Au lieu de me donner sa main,
Convoitant mon royal hymen,
La friponne, à mon nez, s'envole
Chez un renard qui me la vole?

PANCRACE.

C'est bien fait.

POLICHINELLE.

Comment ! c'est bien fait?
J'en demeure tout stupéfait,
Seigneur docteur, et vous engage
A changer bientôt de langage.

PANCRACE.

Aurai-je eu le désagrément
De vous déplaire ?

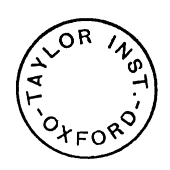
POLICHINELLE.

Enormément.
Voyez-moi ce juge suprême
Avec sa face de carême !

PANCRACE.

Notre philosophie a dit
Assez haut pour qu'on l'entendit,
Que tout va bien sur notre terre.

POLICHINELLE.



Elle aurait mieux fait de se taire.
Ainsi donc c'eût été bien fait
Que le guet m'eût pris?

PANCRACE.

En effet.

POLICHINELLE.

Et qu'il m'eût traîné par l'oreille
Au fond d'un cachot?

PANCRACE.

A merveille.

POLICHINELLE.

Ou que le bâton d'un bourru
M'eût longtemps frappé sec et dru?

PANCRACE.

Fort bien, sire.

POLICHINELLE

Ou, de guerre lasse,
Qu'on m'eût laissé mort sur la place?

PANCRACE.

Assurément.

POLICHINELLE.

Ou qu'à tes yeux
On m'eût pendu?

PANCRACE.

De mieux en mieux

POLICHINELLE.

Attends, vilain masque de cire,
Je m'en vais te frotter.....

PANCRACE.

Hé, sire,
Par quelque injure ai-je irrité
L'humeur de Votre Majesté?

POLICHINELLE.

Quoi ! si tu m'as par quelque injure?...

PANCRACE.

Calmez-vous, je vous en conjure.
Vous eût-on pris comme un vaurien,
Rossé, pendu, c'eût été bien...

POLICHINELLE.

Ha, docteur enragé !...

PANCRACE.

... Mais comme,
Sans qu'on vous pende ou vous assomme,
Tout est fini, c'est mieux encor.
Êtes-vous satisfait ?

POLICHINELLE.

D'accord,
Pourtant un plus heureux partage

Me satisferait davantage,
Et je voudrais que la maison
Où le ladre tient en prison
Le doux trésor que je révère,
Au lieu d'être en or, fût en verre.

PANCRACE.

Il vaut mieux que le doux trésor
Soit caché dans un palais d'or.

POLICHINELLE.

Faudra-t-il toujours que tu dises
D'impertinentes balourdises,
Vieux crâne de baudet têtu ?
C'est mal fait, coquin, m'entends-tu?
Cette maison, pour te confondre,
Qu'y peut-on faire?

PANCRACE.

On la peut fondre.

POLICHINELLE.

Hein, qu'as-tu dit? Répète un peu?

PANCRACE.

Il faut, sire, y mettre le feu.

POLICHINELLE.

Mais où prendre ce feu, de grâce?

PANCRACE.

Dans ma lanterne.

POLICHINELLE.

Bon Pancrace !
Doctement, docteur, doctement !
Tu viens de perdre en un moment
Ta face jaune et ton air cuistre.
Aussi je te ferai ministre !

(Se tournant vers le palais de Géronte.)

Ah ! gueux, tu m'as voulu piller ?
Hé bien ! moi, je veux te griller,
Je vais faire une poële à frire
De ton palais : nous allons rire!

A Pancrace.

Tu m'as fait roi, hé bien morbleu,
Je veux te faire pape ! — au feu !

(Il met le feu au palais d'or.)

ENTRÉE DE BALLET.

Au bruit des cloches et des tambours, une grande foule se rassemble et danse pêle-mêle, dans le plus affreux désordre. Trois Docteurs alimentent le feu en y jetant quantité de petits livres et de grandes feuilles de papier. — Les trois Paillasses, déguisés en apothicaires et armés des insignes du métier, font semblant de vouloir éteindre le feu avec leurs instruments, mais en réalité l'entretiennent. — Les trois étrangers dansent malgré eux un menuet qui ne les amuse guères. — Le tocsin sonne, la maison flambe. — L'Anglais se frotte les mains.

III.

POLICHINELLE, PANCRACE, GÉRONTE.

GÉRONTE *en dedans.*

Que de chaleur et de fumée!
Peste! ma chambre est enflammée.
Où courir, où ne pas courir?
C'en est fait, il me faut mourir!
Imprudent! j'ai clos mes paupières,
Avant d'éteindre les lumières,
Et maintenant tout est détruit :
Je suis consumé, fondu, cuit.

Et là, derrière cette porte,
La Belle dort. — Bah ! que m'importe !
Qu'elle grille, tant pis ; mais moi,
Je me sauve : chacun pour soi.

(Il se sauve.)

PANCRACE *à Polichinelle.*

Le feu vous a frayé la route
Et le vieux ladre est en déroute :
Allez vite et tirez du four
Le mets friand de votre amour.

(POLICHINELLE entre par une porte dans la maison ; LA BELLE en sort par une autre ; PANCRACE saisit LA BELLE par un bras.)

PANCRACE *à la Belle.*

Je vous tiens enfin, ma bergère.
Ha ! voilà bien des nuits que j'erre
Et rôde en tous pays chrétiens
Pour vous trouver — mais je vous tiens !

(IGNACE sort de l'église.)

IGNACE *à Pancrace.*

Que vois-je et qu'ai-je vu, mon frère?
Ciel ! vous êtes si téméraire,
Que de nuit, jusqu'en cet endroit,
Vous veniez m'enlever mon droit?

PANCRACE.

Voilà bien de nos sottes bêtes.

Dites-moi, cuistre que vous êtes,
Quel droit vous avez.

IGNACE.

Quel droit j'ai ?
Madame appartient au clergé :
C'est un bien du sacré collége
Et tu commets un sacrilége.

(Il prend LA BELLE par les cheveux, qu'elle porte dénoués.)

PANCRACE.

Pour nous piper un tel oiseau,
Regardez-moi le beau museau !

IGNACE.

Lâche, ou je casse ton baptême
Et je te frappe d'anathême.

PANCRACE.

Tu m'en verras tout affligé.

IGNACE.

Sois donc maudit !

PANCRACE.

Bien obligé !

(LE MARQUIS, qu'on croyait mort, se relève.)

LE MARQUIS.

Tout beau! de par ma bonne lame,
Ils sont deux autour de ma dame!
Mais je ferai valoir mes droits,
Et, s'il vous plaît, nous serons trois.

(Il prend LA BELLE par une oreille.)

Venez ça, que je vous querelle!
Vous avez quitté ma tourelle;
Mais je veux, à coups de marteau,
Vous clouer au fond du château
Et restaurer si bien, vilaine,
Votre logis de châtelaine,
Qu'on n'en brise plus les barreaux.
Rentrez vite, —et lâchez, marauds!

(GÉRONTE, qui s'était sauvé, revient sur ses pas.)

GÉRONTE.

Ma vie est sauve et je regrette
D'avoir délaissé la pauvrette.
Si je pouvais..... ha, la voici!
Ils sont trois autour d'elle ici,
Qui la tiraillent sans se battre;
Mais, s'il vous plaît, nous serons quatre.
Venez, ma Belle, et laissez-les.
Je possède un autre palais,
Où nous vivrons sans incendie,
Et, sans qu'on nous en congédie,

Dans le plus calme des bonheurs —
De grâce, lâchez-la, seigneurs!

(POLICHINELLE sort de la maison.)

POLICHINELLE.

J'ai parcouru tout l'édifice,
Du grand salon jusqu'à l'office,
Et m'y suis à moitié brûlé,
Sans trouver rien : je suis volé!
Ouais! la voici dans la rue.
Toute la foule est accourue
Et quatre l'ont prise au collet;
Mais nous serons cinq, s'il vous plaît.

(Il prend LA BELLE par l'autre bras.)

Tous ensemble je vous affronte :
Moine, docteur, marquis, Géronte,
Vous, vos archers, vos spadassins,
Vos écus et vos capucins,
Vos loups et vos croquemitaines
Et toutes les fièvres quartaines,
Qui vous viendraient bientôt miner,
Si j'en avais à vous donner.

(Chacun tire LA BELLE de son côté: POLICHINELLE et PANCRACE en avant, le MARQUIS; GÉRONTE et IGNACE en arrière.)

IGNACE.

Mes frères, mettez, je vous prie,
Une digue à votre furie,

Car, en tirant de tous côtés
L'objet que vous vous disputez,
Après mainte et mainte blessure,
Vous le tuez : la chose est sûre,
Et ne garderez en vos mains
Que lambeaux de membres humains.
Au lieu d'agir en sens contraires,
Mieux vaudrait vous unir, mes frères,
Et, réunis, rouer de coups
Le plus dangereux d'entre vous :
Cette âme basse et criminelle,
Ce fripon de Polichinelle !

Au Marquis.

C'est lui qui vous a fracassé

A Géronte.

Et lui qui vous a fricassé ;

A Pancrace.

Il nous tûrait bientôt, le traître,
Nous deux : vous docteur et moi prêtre.

TOUS LES TROIS.

C'est vrai, bien dit, bien raisonné !

(Ils lâchent LA BELLE, se précipitent sur POLICHINELLE et l'attachent à un poteau. IGNACE les suit, les yeux levés au ciel.)

IGNACE.

Gloria tibi, Domine !

TOUS LES TROIS.

Le lâche est attaché. Sans crainte,
Qu'on le dépouille et qu'on l'éreinte!

(SABRE-DE-BOIS sort de sa caserne et va droit à LA BELLE que les autres ont lâchée.)

SABRE-DE-BOIS.

Je suis un illustre officier :
Je descends de Sabre-d'acier;
Pour cette raison, je m'appelle
Sabre-de-bois. Marchez, la belle,
Et jurez de me trouver beau
Et de m'aimer jusqu'au tombeau!

(Il la pousse dans la caserne.)

IGNACE.

Pendant que vous rossez le rustre,
Je vois un soldat qui vous frustre
Impunément de votre bien.

GÉRONTE.

Parbleu, je le reconnais bien :
Ce fripon, que le diable emporte,
Déjà deux fois contre ma porte
S'est cassé le nez.

POLICHINELLE *chante sur un air connu :*

« Ho quel né!
Qu'il est galant et bien tourné! »

LE MARQUIS.

Tu chantes, maraud ?

POLICHINELLE.

Je n'ai garde.

IGNACE.

Le voyez-vous qui vous regarde
De sa fenêtre en ricanant.....

LE MARQUIS.

A-t-on vu plus épais manant?

GÉRONTE.

Montrez, seigneur Polichinelle,
Votre charité fraternelle
Et votre courage infini :
Grimpez là haut !

POLICHINELLE.

Ho que nenni !
Tu m'as attaché tout à l'heure
A ce gros poteau ; j'y demeure,
Et me trouve ainsi beaucoup mieux
Qu'en m'éreintant pour tes beaux yeux.
Cours, mon gros ; grimpe, mon brave ; entre !
Qu'on t'en baille à travers le ventre,
Plus que n'en ai jamais reçu —
Et je rirai comme un bossu !

LES TROIS.

Debout ! Rangeons-nous en bataille
Et frappons d'estoc et de taille !

(Ils s'élancent vers la caserne ; SABRE-DE-BOIS les couche en joue, ce qui est la manière de consulter les gens dans ce pays là. Convaincus par de si vives raisons, ils s'agenouillent et s'écrient :)

Heur, honneur et gloire cent fois
A monseigneur Sabre-de-bois !

ENTRÉE DE BALLET.

Les trois Paillasses, déguisés en matadors, distribuent, en dansant, des coups de sabre à la foule. — Trois soldats avinés apportent à Sabre-de-bois, avec des cérémonies grotesques, sur un grand plateau d'argent, une couronne de verre. — Les trois Étrangers font des sauts de joie. — L'Anglais se frotte les mains.

POLICHINELLE, *toujours attaché, au public.*

Beaux seigneurs et dames douillettes,
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Public bénévole et galant !
Vous voyez qu'en tout bousculant,
Brûlant les murs, cassant les vîtres,

J'ai travaillé pour ces belîtres,
Eux pour l'Autre — et l'Autre, ma foi,
En pourra faire autant pour moi.
Or ceci vous prouve que l'homme
N'est pas content quand on l'assomme ;
Que le Marquis est un goutteux ;
Le Géronte, un ladre piteux ;
La Belle est un dos qui se courbe ;
Sabre-de-bois, un maître fourbe ;
Pancrace est un pédant blafard ;
Ignace, un impudent cafard ;
Le reste, un troupeau malhonnête :
Moi, seigneurs, je suis une bête,
Vous, de braves gens — et l'Auteur,
Votre très-humble serviteur.

Naples, Mai 1852.

FIN.

LIBRAIRIE DE JO[illegible]

A PARIS ET A [illegible]

La Volière ouverte, étrennes poétiques genevoises. Genève, 1852. 1 vol. 12°. 2 fr.

Il fallait ça, ou le Barbier optimiste, par *J.-F. Chaponnière*. 1 vol. 12°. 1 fr. 50 c.

Bigarrures littéraires, par *J. Petit-Senn*. 1 vol. 12°. 2 fr. 50 c.

Mélanges, par *Rod. Topffer*. Paris, 1852. 1 vol. 12°. 3 fr. 50 c.

GENÈVE. — IMPRIMERIE FICK.



OS NON VOBIS

COMÉDIE-BALLET

DE

IONNETTES

PAR

MARC MONNIER.

Seconde Édition.

GENÈVE

L CHERBULIEZ, A LA CITÉ.

PARIS

MÊME MAISON.

1852

LIBRAIRIE DE JOËL [illegible]

A PARIS ET A [illegible]

La Volière ouverte, étrennes poétiques genevoises. Genève, 1852. 1 vol. 12°. 2 fr.

Il fallait ça, ou le Barbier optimiste, par *J.-F. Chaponnière*. 1 vol. 12°. 1 fr. 50 c.

Bigarrures littéraires, par *J. Petit-Senn*. 1 vol. 12°. 2 fr. 50 c.

Mélanges, par *Rod. Topffer*. Paris, 1852. 1 vol. 12° 3 fr. 50 c.

GENÈVE. — IMPRIMERIE FICK.

